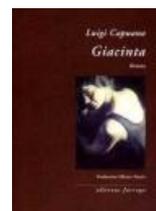


## Commentaires de lecture du 10 octobre 2017

CAPUANA Luigi (1839-1915), *Giacinta* (- en italien, 1ère édition de 1879, réimpression par Oscar Mondadori 2011 - trad. fr. et postface de Olivier Favier, selon 3ème édition de 1886, réimpression par Farrago, 2006)



Capuana avait 16 ans quand parut en 1856 *Madame Bovary, mœurs de province*, ce roman de Gustave Flaubert qui fit scandale et lui valut un procès en 1857 pour "outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs". A son tour, écrivain déjà affirmé, sur le modèle de l'école naturaliste française qu'il admire chez Zola, Balzac, Sand et Flaubert, se risquant "dans l'arène", Capuana publia en 1879 la première version de *Giacinta* dédiée à Emilio Zola, "livre immonde" qui provoqua "un hurlement d'indignation". Cette "étude d'une passion véritable bien qu'étrange, pathologique même" fut reçue par la critique comme ne montrant que "la crasse".

Si en dépit de tout un travail de réécriture, 7 ans après, avec l'aide de Giovanni Verga, autre sicilien, autre inventeur du vérisme, Capuana n'atteint pas la férocité du style de Flaubert lequel passa 5 ans à sa tâche ( « j'entrevois des difficultés de style qui m'épouvantent » confie-t-il dès le début), il est difficile en lisant l'histoire de Giacinta la sicilienne de ne pas évoquer Emma, la normande : leur beauté exceptionnelle, leur désir d'une passion sans faille, une exaltation déçue par des amants qui ne tiennent pas longtemps la route dans ces hauteurs de l'amour absolu et qui les conduit inévitablement au suicide.

Mais les différences sont grandes : ce qui fonde la singularité de Giacinta et sa détermination, c'est, du fait de l'indifférence d'une mère qui ne cherche qu'à s'en débarrasser dès sa naissance, le viol qu'elle subit encore enfant par un jeune jardinier de 14 ans, son seul ami et compagnon de jeu dans la propriété familiale. La rumeur de cette tache originelle, dans un milieu aussi hypocrite que conformiste, la stigmatise sourdement. Elle y répond avec courage, provocatrice, allant à l'envers des convenances : elle décide de sa vie comme de celles de son vieux mari et de son jeune amant, obligeant le premier à un mariage blanc, le second au rôle d'homme entretenu, ouvertement. C'est une femme libre qui refuse de se laisser abuser par un homme une seconde fois.

La belle Emma, a contrario, est menée par les circonstances de sa vie : elle accepte sans résistance d'épouser Charles même s'il n'a rien d'un prince charmant, elle use de lui pour satisfaire son goût des dépenses et pour mener sa vie amoureuse, avec les armes des faibles (des femmes !) : la ruse et le mensonge. Alors que Giacinta, si mal aimée par sa mère, vit sa propre grossesse avec bonheur et saura aimer sa fille, Emma s'évanouit quand on lui présente la sienne qu'elle refusera jusqu'à fin.

Si les deux auteurs partagent une certaine désinvolture quant à la précision ou la cohérence de certains faits, en dépit de leur dite recherche du vrai (mais ce serait tout un débat autour de l'imaginaire qui fonde toute œuvre) leur attitude à l'égard de leurs héroïnes les oppose. Luigi Capuana est fasciné par sa créature qu'il admire et qu'il plaint, comme le fait dans son récit le Docteur Follini, qu'on devine être son porte-parole. Gustave Flaubert ne montre de compassion que pour Charles, mari trop épris, homme bon et faible - qui meurt de chagrin devant la preuve de la trahison de sa femme - et pour la petite Berthe, victime sans recours de l'abandon de ses parents.

Alors que Giacinta et sa passion pour Andrea - « je ne changerai pas d'amant à chaque saison, j'en aurai un seul, Andrea, mon vrai mari » - est au centre du texte de Capuana et de sa critique du milieu où ils vivent, on peut avoir le sentiment que Flaubert est pris dans la jubilation cruelle de la dénonciation des *mœurs de province*, sous-titre de son roman, le parcours d'Emma n'étant que le fil rouge de sa démonstration. Les censeurs de 1857 ne s'y seraient pas trompés.

Nicole ZUCCA  
Octobre 2017

CAPUANA Luigi (1839-1915), *Il marchese di Roccaverdina* (roman feuilleton en 23 épisodes publiés en 3 mois fin 1900 puis rassemblés en un livre par Treves en 1901 - Feltrinelli 2010, 300 p. )



Ami de Verga et de De Roberto, théoricien du Vérisme, Luigi Capuana (1839-1915) est un autre de ces écrivains siciliens qui ne résistent pas à l'appel du continent et au bouillonnement d'idées nouvelles mais sont intrinsèquement liés à leur terre, comme on peut le voir dans cet ouvrage publié en 1901.

On entre de plain pied dans le roman qui se situe dans la campagne de Catania, dans les années qui précèdent l'Unité italienne. Dès l'entrée l'auteur s'efface derrière un personnage secondaire, Mamma Grazia, la servante-nourrice qui annonce au Marquis de Roccaverdina l'arrivée de l'Avocat. Dans les pages qui vont suivre, le lecteur, selon un principe nouveau à l'époque et cher aux tenants du réalisme/vérisme - devra débrouiller la situation. Un assassinat vient d'être commis. L'arrestation de Neli Casaccio, le coupable présumé, est imminente. Caché derrière une haie de figuiers de barbarie, il aurait tiré sur Rocco Criscione qui, semble-t-il, poursuivait sa femme de ses assiduités. La veuve de Rocco est éplorée : « *sembrava una Madonna Addolorata* ».

Agrippina Solmo – c'est son nom – va apparaître dans le deuxième chapitre et dans le château, toute de noir vêtue. L'étrange réaction du marquis éveille aussitôt les soupçons du lecteur qui apprend peu à peu qu'Agrippina a été *la femina* du marquis. Entrée à son service à l'âge de seize ans, elle est devenue *la serva-padrone* jusqu'au jour où le marquis, pour ne pas déshonorer sa famille en l'épousant, la marie à Rocco, à la condition express toutefois que le mariage ne soit pas consommé : c'est le pacte. Ils seront tous deux largement récompensés, lui devenant *factotum* - on ne l'appelle plus que *Rocco del marchese* – elle, recevant une forte dot. Mais le stratagème ne suffit pas à éteindre la passion. Ni la jalousie. Et le lecteur comprend assez vite que l'assassin de Rocco n'est pas le pauvre Neli Casaccio qui se suicide bientôt en prison sans éveiller le moindre remords chez le marquis. Les paysans sont des bêtes ignorantes qui n'inspirent que mépris.

Le protagoniste, fier d'être de la race des *Maluomini*, ne suscite guère l'empathie. Mais au fil des pages, on va découvrir un homme rongé par une passion démesurée que le mariage avec un amour de jeunesse, Zosima Mugnos, sincèrement éprise, n'apaisera pas. Après s'être jeté dans l'action pour fuir ses démons, il sombrera dans la folie, veillé par Agrippina revenue auprès de lui, forte de cet amour qui éclate au grand jour.

C'est donc l'histoire d'une passion que nous narre Capuana, l'histoire d'un remords sans rédemption selon Eraldo Affinati. Mais cette passion est indissociable d'une Nature implacable qui affame et tue les plus misérables, les *Vinti* de Verga, et qui se moque bien des processions réclamant la pluie. Car le paysage n'est pas un simple décor mais il participe activement à l'action et dialogue avec les personnages. Tous les personnages, y compris les femmes, toutes belles dans leur diversité. L'auteur, lui, ne juge pas, selon le principe de l'impersonnalité. En donnant la parole à ses personnages, il crée un roman choral qui est aussi un « document humain » dans lequel la passion n'est pas racontée mais seulement suggérée à travers toutes les voix qui composent cette fresque. L'écriture est fluide et élégante, visuelle. Et le roman de Capuana peut figurer sans conteste auprès des œuvres plus connues de Verga, De Roberto, Tomasi di Lampedusa.

Louissette CLERC  
Octobre 2017

**CAPUANA Luigi (1839-1915), *Per l'arte*, (1885, Edizioni Scientifiche Italiane, coll. Letteratura, 1994, 170 p.)**



De 1882 à 1883, Capuana dirigea *Il Fanfulla della Domenica*, un hebdomadaire politique et culturel de grand prestige, dans lequel il put exprimer ses vues sur la littérature. Il les synthétisa dans *Per l'arte*, un opuscule publié en 1885, et réédité il y a 23 ans. Plutôt que d'en faire une analyse, nous avons préféré laisser parler l'écrivain lui-même, en traduisant les quelques extraits ci-après, qui nous semblent significatifs.

*« Ainsi donc, vous prenez à la lettre les écrivains qu'on dénomme naturalistes ou véristes, et vous pensez que les pauvres documents humains (la matière première, la matière brute des nouvelles œuvres d'art) sont absolument tout et qu'il suffit à Zola d'avoir étudié et pris des notes sur l'alcoolisme des ouvriers parisiens et à Verga d'avoir vécu quelques mois parmi les pêcheurs d'Acì Trezza pour pouvoir ensuite écrire l'histoire de Gervaise et de Coupeau, ou encore les vicissitudes de Padron Ntoni et de toute la famille des Malavoglia ?*

*[...] Certes, les caractéristiques d'une œuvre d'art moderne - bornons-nous à la nouvelle et au roman - ne sont plus celles d'avant. Le romancier vole leur métier au psychologue, au physiologue, au professeur de sciences sociales. Non pas qu'il prêche, qu'il démontre, qu'il veuille faire la leçon ; mais il écorche vifs ses personnages ; il plante son bistouri dans ces chairs palpitantes avec la même indifférence dépourvue de pitié d'un anatomiste.*

*[...] Cela signifie-t-il pour autant que l'œuvre d'art moderne ne soit plus une œuvre d'art ? La fantaisie, l'imagination demeurent, comme avant, ses éléments substantiels ; ils se combinent seulement d'une manière un peu différente.*

*[...] Vous vous plaignez à tort que le romancier moderne se serve, justement, des mêmes éléments que ses prédécesseurs. Pour représenter, pour faire du vivant, il faut toujours ces deux facultés divines : la fantaisie, l'imagination, qui ne sont peut-être qu'une seule et même chose.*

*Je vous dirai même que le romancier moderne en met en œuvre une plus grande quantité que ses devanciers. Comment pouvez-vous affirmer le contraire, quand il a renoncé volontairement à tous les petits effets de votre rhétorique ? Trouvez-moi vingt lignes de description oisive des choses chez Verga et vous aurez gain de cause.*

*Quand les dialogues qu'il nous retranscrit, quand les récits que nous font ses personnages, quand une telle simplicité de moyens produisent un effet si coloré, de relief, de mouvement, de vraie vie, comme aucun romancier depuis trente ans ne l'a jamais rêvé, d'où diable cela vient-il ? De la fantaisie, de l'imagination ! Oui, Messieurs ! Et de rien d'autre. »*

François GENT  
Octobre 2017

**COGNETTI Paolo, *Le otto montagne* (Einaudi, 2016, 200p. prix Strega 2017)**



Paolo Cognetti, écrivain italien, né en 1978 à Milan est installé depuis dix ans dans les Alpes en solitaire. Ce roman est celui d'un homme en quête de sa véritable identité comme de sa vocation d'écrivain.

L'histoire racontée à la première personne par l'auteur est une fiction mais largement autobiographique, nourrie de sa propre expérience de la montagne et du nomadisme. Il est question de l'amitié de deux enfants Pietro et Bruno qui se sont découverts en milieu alpin et dont on suit l'évolution sur une trentaine d'années.

C'est la longue quête d'une unité familiale et d'une adéquation entre la nature profonde de l'être et la montagne comme univers et comme modèle. L'un Pietro est enfant de la ville, l'autre un petit paysan vacher et tout le roman est tissé de leurs échanges, de leur appartenance à la montagne, de leurs contradictions quand ce n'est pas le destin lui-même qui inverse les rôles entre les deux amis.

L'auteur développe leur histoire avec une construction rigoureuse et majoritairement chronologique. La montagne y est décrite à travers les péripéties des deux héros avec une précision visualisante vertigineuse. Les descriptions qui sont imbriquées avec les faits, gestes et paroles sont d'une minutie scrupuleuse et le style est tel que l'image apparaît assortie de toutes les émotions sensorielles (tactiles, olfactives, auditives, etc.).

Cette quête du sens de l'existence et de la recherche d'un centre juste fait de ce roman un véritable document philosophique. Les composantes de cette analyse rejoignent l'universalité de cette quête ardue d'authenticité et peut-être de vérité.

Quel sera le véritable « centre » de ces deux héros ?

Anne-Marie AUDUBERT  
Octobre 2017

### ROBECCHI Alessandro, *Dove sei stanotte* (Sellerio, 2015, 340 p.)

Voilà un roman policier de haut lignage ! Thriller fantasque, et pas que. L'intrigue en est inhabituelle. Un mystérieux chinois est assassiné dans la très somptueuse demeure du personnage central qui donnait une énorme réception (il est réalisateur d'une émission célèbre à la TV.) La demeure est saccagée par une fouille minutieuse. Que cherchait-on ? Carlo Monterossi se sent menacé, et son ami Oscar lui propose une planque ; Carlo, idole de la jetset, se retrouve sur un lit de camp dans la pauvre HLM d'un vieil Espagnol taiseux-grincheux.



Il va tout au long du roman découvrir la vie des quartiers pauvres et cosmopolites de Milan. Découvrir qu'il existe, ô surprise, des transports en commun bien pratiques. Découvrir qu'il y a une foule migrants sud-américains en mal de visas. Apprendre un peu d'espagnol. Se faire battre aux échecs par son logeur ; nourrir de ceviches par l'énorme et pittoresque Carmen, cuisinière et maîtresse de ce dernier. Affronter la pègre mafieuse. Mais surtout s'ouvrir aux autres et à une solidarité dont il n'aurait pas soupçonné lui-même qu'il en fût capable. Au point qu'il devient un vrai héros adopté par tous et très amoureux d'une belle Maria aux yeux de feu. Bel et bien poursuivi par un tueur, Matteo Scipione, il ne comprendra qu'in extremis ce que cherchait celui-ci.

On ne saurait tout raconter. Mais ce livre est une merveille de composition, d'humour, de satire et de poésie. Le style virevolte, la cadence diffère, longue et fleurie pour les chapitres Carlo, secs, à phrases courtes pour le tueur. Au début l'auteur alterne les deux personnages dans des chapitres très courts, ce qui donne une grande vivacité et de la variété au récit. Puis intervient un tiers, un commissaire désabusé mais efficace et perspicace, affligé comme souvent d'un supérieur contestable.

La satire s'exerce dans la description d'une société mondaine vaine, snob et alcoolisée qui papillonne autour du héros. On fête entre autres l'expo de Milan en 2015 qui est le nœud du récit. L'auteur dénonce aussi la corruption et la convoitise des services administratifs.

La poésie pointe dans des descriptions lyriques de paysages, une scène où Maria et Carlo se découvrent au lit (p.194), des citations des chansons de Bob Dylan, dont Carlo est fan.

Et l'humour est partout, et notamment dans de savoureux personnages secondaires, petits caïds, patrons de bar, cuisinières ou intendante (la Katrina de Carlo, une perle moldave inégalée, « una missionaria della perfezione »).

Drôle aussi la scansion des chapitres concernant Carlo par des surnoms modulés qui ponctuent la situation : Carlo, l'Uomo Che Invecchia,...l'Uomo A Piedi, l'Uomo Incazzato Comme Un Cobra, El Gringo Milanès, El Hombre Ilegal, l'Uomo... l'Uomo (quand il fait l'amour) ; etc, il y en a une bonne trentaine, et pour finir, l'Uomo Che Aspetta.

Mais l'avant-dernier chapitre dépasse tout le reste en une scène mémorable où un personnage très louche mais très influent vient expliquer tout l'intérêt qu'il y a à étouffer l'affaire. Une démonstration éclatante de la langue de bois. C'est là que culmine toute la virtuosité, assez amère, d'un auteur qu'il vous faut lire absolument...car c'est un régale à tout instant.

Claudine LAURENT  
Octobre 2017

STARNONE Domenico, *Lacci* (Einaudi, 2014, 130 p.)

*Lacci* est la triste histoire, contée à trois voix, d'un couple et d'une famille qui s'autodétruisent et "s'entredétruisent".

La première voix est celle de Vanda, l'épouse qui clame sa souffrance avec la hargne d'une femme trahie injustement et d'une mère dont les enfants sont abandonnés par leur père.

La deuxième voix est celle de Aldo, le mari, qui fait une sorte de bilan personnel sur sa passion pour Lidia - laquelle l'a finalement rejeté de sa vie - son obsession de la réussite personnelle et sociale, et les 52 ans de vie commune qu'il a partagés avec Vanda. Car, tout naturellement, il est revenu vers celle-ci et sa progéniture. De plus, ce bilan, il le fait tristement au milieu de leur appartement plein de leurs souvenirs, tout juste dévastés en leur absence par des vandales.

La troisième voix est celle de leur fille Anna qui ne réussit à s'entendre avec personne, pas même avec son frère Sandro, lequel consacre tout son capital affectif aux enfants qu'il a eus de diverses rencontres.

La vision finale est éloquente : les enfants quittent sans regret l'appartement familial dévasté et Anna emporte même le chat Labes (la bête !) qu'elle n'aime guère mais auquel sa mère est très attachée.

Après un tel désastre, comment peut-on parler de "*forze sotterranee che tengono in vita i matrimoni anche dopo l'amore*", comme on peut le lire en couverture du livre ? Quand le mariage n'est plus que l'histoire de deux êtres qui cohabitent pour mieux s'entredéchirer et détruire psychologiquement leur progéniture ?



Anny BARROIS  
Octobre 2017